

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

Numéros 82 – 83

Années 1952-1953

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
1954

Discours de réception de M. le docteur Pappas

25 novembre 1945

MESDAMES,

MESSIEURS,

Tandis que le Carillon proclamait, naguère, les libertés reconquises, nos fils de France, affranchis des hantises de l'occupation retrouvaient les raisons d'espérer.

Les trois couleurs claquent au vent.

Or, en face de la réconciliation escomptée, les assauts du Délire Universel multiplient, sournois, leurs agressions.

Les Esprits, à leur tour, plongés dans l'intrication sans cesse renforcée du présent et du passé, scrutent avec angoisse les desseins de la providence.

Loin du désarroi régnant, quel magnifique exemple donne cette assemblée qui, sous la menace incohérente des temps, se libère avec sérénité de l'assujettissement et de l'anxiété mondiale, érige en symbole les disciplines conjuguées du Devoir et du Travail, et dresse en toute indépendance le magistral bilan de son activité intellectuelle.

La foi règne en ces lieux aux côtés de l'Espérance.

A travers les brumes de l'Hygiène administrative, certain jour, une lueur filtrait, illuminant le terme d'une carrière jusqu'alors obscure dans son cheminement.

Déjà s'estompaient les bornes du carrefour où la retraite incite au recueillement lorsque, aux abords du Repos terminal, le geste d'accueil de votre Compagnie prit signification d'un Honneur insigne.

En joignant la cordialité de l'invite à la spontanéité qui la dirigeait, nos maîtres donnaient prétexte au renforcement d'une indéfectible et réciproque sympathie.

La Fortune, à son tour, surclasse les ambitions d'un modeste fonctionnaire. Elle s'avise, en effet, de bousculer usages et convenances pour introduire un Hôte sans mérite au sein de cet aéronef.

Pour quelle visée, sa générosité étend-elle par surcroît les limites de sa protection jusqu'à faire bénéficier l'insuffisance des titres de la majesté d'une réception solennelle.

Si la renommée prétend que l'honneur d'être distingué suffit à sa propre gloire, comment ne pas s'enorgueillir lorsqu'au choix de beaux esprits s'ajoute l'occasion d'en témoigner devant vous.

Avouons en tirer quelque vanité.

La surprise dans laquelle nous plonge cette faveur aussi imprévue que démesurée dans ses proportions, s'ajoute à la fierté de compter parmi les élus.

Comment ne pas redouter corrélativement l'épreuve qui soumet les faibles ressources d'une candidature démunie à la critique de Maîtres si riches en titres du Savoir.

L'indulgence enfin que sollicite la meilleure volonté qui soit, effacera-t-elle la fâcheuse impression qu'a pu faire naître la lenteur mise à comparaître alors, qu'en marge d'une réserve légitime, intervient le désir de hausser l'effort aux dimensions de votre estime.

*
* *

Quand le Destin prit le parti de confier à l'élu privilégié de ce jour le soin d'évoquer la mémoire du docteur MAGNOL, la plus favorable occasion s'offrait de réduire nos appréhensions alors que se ranimait parmi les ombres l'image du confrère regretté. Son souvenir vit dans la mémoire de ceux qui l'approchèrent. N'est-il pas naturel qu'il figure plus nettement encore chez les familiers qui eurent occasion si pertinente de l'y conserver.

Le docteur Eugène MAGNOL tenait demeure aux pieds de l'Église Sainte-Anne non loin de l'Isle Saint-Firmin berceau de la cité.

Montpelliérain de naissance, il habitait l'Hôtel de ses ancêtres dont la rue Ranchin toute proche perpétue le souvenir.

De cette altière et sévère construction, par l'entrebâillement d'une porte aux impressionnantes dimensions, de bon matin, le docteur surgissait.

Sanglé dans sa redingote noire et coiffé de la cape, le praticien offrait le modèle d'une impeccable tenue. Ainsi témoignait-il sa fidélité aux traditions vénérables de notre Faculté tout en respectant pieusement les usages d'une profession particulièrement honorée.

Dégageant sa démarche feutrée, à pas rapides et menus, notre ami profilait une silhouette de petite taille au long des ruelles où l'appelait sa clientèle quotidienne.

Avide de précautions, sa prudence coutumière l'incitait à éviter les aspérités qui meublaient le revêtement ovoïde du sol.

Les ruisseaux eux-mêmes excitaient sa défiance, par crainte des éclaboussures. Barbe taillée, les vêtements rigoureusement brossés, le pouce gauche enfoncé dans le gousset alors que les autres doigts s'exerçant au trille pianistique martelaient l'avant du gilet, il allait, recueillant sur son passage les plus nombreuses marques de déférence et de respect.

Quelle qu'en soit l'origine, sa réponse réagissait avec égale courtoisie. Le salut trahissait au surplus le niveau qu'atteignait le souci d'une élégance discrète sans doute, mais qui n'en constituait pas moins un subtil hommage rendu à la coquetterie.

Son chef découvert, d'un geste large, révélait à cet instant les artifices lustrés d'une chevelure soumise à la plus savante ordonnance capillaire, réalisation artistique d'une coiffure d'illusion.

Furetant sans répit à la recherche du sujet imprévu qui excitera sa curiosité toujours en éveil, ses yeux perçants et malicieux scrutaient les recoins des moindres artères, empruntées de préférence, pour y retrouver les souvenirs d'un passé qu'il aimait faire revivre. Il y excellait par ailleurs.

Sa bonté naturelle éclatait à travers le désintéressement dont les gens de modeste condition appréciaient la faveur.

A son approche, chapeaux et casquettes se levaient pour honorer « d'aquel tant brave et tant sabant medici ».

Par sa connaissance parfaite du dialecte languedocien et par l'aisance avec laquelle il maniait l'idiome local, la qualité des soins prodigués prenait aux yeux des humbles une valeur d'exception.

Mais au moment où le praticien franchissait le seuil des vieux Hôtels et des riches demeures, sa distinction héréditaire fournissait à l'exquise finesse de son entendement d'innombrables occasions pour affirmer, en marge de son autorité professionnelle la maîtrise que conférait à l'homme du monde l'universalité de ses dons de l'esprit.

Chez lui, dans le calme du sanctuaire, où l'art et la science répandaient leur plus douce lumière, le fin lettré s'évadait du contact des réalités, dilapidant les trésors de ses multiples connaissances avec cette largesse sereine qui donne aux âmes la certitude du bien.

Il avait de qui tenir. Depuis Jean MAGNOL, maître apothicaire qui épousa le 24 mai 1594 Françoise de Jouet, cette famille montpelliéraine ne cessa de donner à la Cité des hommes éminents.

A côté de Pierre MAGNOL, Trésorier Général du Roi, son frère Claude épousait le 11 août 1620 Lisette RANCHIN. Cette alliance avec une famille qui ne comptait pas moins de 16 Hauts Magistrats et dont le nom était également estimé dans les Sciences, les Belles Lettres et la Médecine, joua un rôle décisif sur l'orientation spirituelle de sa descendance.

François RANCHIN avait conquis ses grades de Médecin en pleine Réforme. Le commentateur de Guy de Chauliac et de Rondelet avait occupé en 1605 une chaire de Professeur de Chirurgie. Chancelier de l'Université, il fut élevé à la charge de premier Consul. Le rôle qu'il joua dans l'épidémie de peste de 1629 avait mis en relief son altière figure. En 1640, la deuxième épidémie l'emporta.

Son petit-fils Pierre MAGNOL s'était tourné vers la Médecine. Un brevet de Médecin ordinaire du Roi avait même consacré ses mérites lorsque, cédant aux aspirations qui le poussaient vers l'étude des phénomènes de la nature, il déploya les ressources de son esprit séduit par l'attrait de la botanique.

Les rudiments de cette science lui avaient été enseignés par son aïeul paternel. L'ardeur manifestée dans le développement de ses recherches lui permirent bientôt d'y conquérir une place de choix.

Son *Botanicum Monspeliense* dont la première édition fut imprimée à Lyon en 1690, le *Prodomus historiae generalis plantarum* qui fut

édité en 1689, l'*Hortus regius Monspelienensis* paru en 1697, le classèrent parmi les botanistes les plus réputés de son temps.

Un brevet du Roi désignait enfin le parrain du Magnolia comme Inspecteur à vie du jardin des Plantes.

Protestant de confession comme ses ascendants, il se convertit en 1694 au catholicisme. L'Académie royale, à son tour, le compta parmi ses membres. On l'y trouve siégeant jusqu'en 1707 pour terminer les dernières années de son existence au faite des honneurs.

L'homme de science avait alors été qualifié de Conseiller du Roi, Professeur de l'Université de Médecine de Montpellier.

Une ordonnance du 14 juin 1675 rendue par les Commissaires Généraux du Conseil, députés sur le fait des armoiries, et le brevet du 12 juin signé d'Hozier lui avaient attribué comme blason « Champ d'azur » portant un aigle d'or aux ailes, pattes et queue déployées regardant à dextre avec des gaines de gueules.

En dehors de ces noms illustres 14 générations s'accordent pour mettre en valeur cette remarquable lignée.

On y compte un Trésorier Général du Languedoc, un Trésorier de France, de hauts dignitaires de l'enseignement, des gens d'église, des fonctionnaires qui occupent les postes les plus élevés dans les grandes administrations des Domaines et de l'Enregistrement.

Quant à leur descendant, Eugène MAGNOL, il était né le 3 août 1866 à Montpellier.

Brillant élève du Collège Rondelet, son esprit manifesta dès l'adolescence un goût très vif pour les méthodes et techniques des sciences physiques.

La scolarité secondaire le ramena dans le cycle de ses ambitions primitives, et, sous la direction des Professeurs CROVA et de FORCRAND, le titre de Licencié ès-Sciences lui fut conféré.

Brusquement, l'orientation de son activité intellectuelle se modifia. Le domaine de la Médecine allait bénéficier de cette volte-face. Externe puis Interne des Hôpitaux de Montpellier, il fut lauréat du concours pour le prix de l'Internat de 1893.

Son séjour dans les divers services cliniques de Médecine et de Chirurgie fut illustré par de nombreux travaux d'investigation scientifique. On note la publication d'un mémoire sur les plaies pénétrantes de l'abdomen, une communication sur les ulcères lacrymaux de la cornée, une autre sur les déviations de l'utérus et leur traitement par l'opération d'ALQUIÉ, enfin une mise au point concernant un carcinome de la plèvre gauche consécutif à un cancer du rein droit.

Profondément attaché à la renommée de ses patrons les Professeurs DUBREUIL, GRASSET, TEDENAT, TRUC, BAUMEL, nous le voyons terminer sa carrière hospitalière comme chef de clinique du Professeur CARRIEU dont il publiait en 1897 les remarquables leçons sur le traitement de la fièvre typhoïde par les bains refroidis et les injections intraveineuses de sérum. C'est d'ailleurs sous la présidence de ce Maître qu'il soutint

une thèse prééminente : « *Contribution à l'étude des tremblements avec présentation d'un appareil d'inscription graphique* » dû à son talent d'ingénieux constructeur.

Le choix d'un tel sujet extériorisait l'impression indélébile que ses premières études avaient gravée dans son esprit déjà préparé par l'hérédité aux spéculations scientifiques des méthodes d'observation.

Jusqu'au terme que lui assigna sa Destinée, l'empreinte se retrouve dans l'éclectisme de ses lectures, dans la critique serrée de leur argumentation comme dans le souci manifesté de garder contact avec l'avancement de la physique et de la chimie. Sa rapidité d'assimilation était telle qu'aucune révélation essentielle ne le laissait indifférent. La diversité des ouvrages, la qualité, la rareté même des éditions qui ornaient sa bibliothèque, montrent comment, dans un perpétuel besoin d'enrichissement de l'esprit, il partageait son désir de connaître entre les découvertes scientifiques et les progrès de l'art médical, ce malgré, affirmait-il, nous n'apprendrons jamais qu'à mesurer l'étendue de notre ignorance.

Le disciple de Galien estimait que l'intellect devait s'assouplir au rythme de la vie en sachant doser le travail, la réflexion et la joie. Quant à l'humaniste, familier de littérature grecque et latine, il demandait à la culture le pouvoir d'affranchir l'homme des nombreuses servitudes scellées par l'ignorance.

Mais cette culture supérieure ne s'affichait jamais sous l'espect de manifestations bruyantes. Guidée par un sens averti de la mesure, elle savait adapter ses moyens aux possibilités de la controverse.

Une bonhomie simple et cordiale soutenait cet esprit pétri de finesse et nourri de sensibilité, de sorte qu'il n'étalait jamais le luxe d'une opulence documentaire. Celle-ci aurait pu, même sous forme spontanée, être considérée, à ses yeux, comme un amoindrissement du partenaire. Parfois, cependant, le besoin de franchise qui distinguait ses actes, l'incitait à démasquer le jeu de ceux qui sous un apparent raffinement de l'esprit, dissimulaient leur indigence foncière de penser.

Il était curieux de critique, au point d'affronter volontiers les jugements des jeunes. Leur fréquentation, dans laquelle se complaisait sa belle humeur, lui fournissait l'occasion de mieux connaître leur junéville enthousiasme. Notre imagination, selon sa formule, éprouve d'autant plus de peine à comprendre leur bonheur que nous devenons moins aptes à l'éprouver.

Lors de ses obsèques, M. le Doyen GIRAUD soulignait avec une éloquente émotion la fidélité qu'il témoigna toute sa vie aux réunions de l'Association des Anciens Internes dont il présida les séances pendant plusieurs années et qu'il animait du charme et de la malice de prestigieux récits languedociens tel : *Lou Cat de Sibérie* : ou encore *la Clinique de Moussieu TRUC*. Le débordement d'exaltation dont les jeunes cohortes étaient coutumières, s'étalait devant une indulgence toujours prête à

excuser avec un sourire l'intempérance de leurs dérèglements passagers. Sa mémoire retraçait en effet l'heureux temps où, auteur, metteur en scène et le plus souvent acteur dans farces et mascarades, il régénait une gamme infiniment variée de procédés vaudevillesques destinés à berner les escholiers et les bourgeois.

En marge de ces divertissements quand l'occasion s'offrait de prodiguer ses encouragements ou ses exhortations, la forme adoptée s'éloignait de celle revêtue par une fastidieuse leçon de morale ou par le prêche du catéchisant. Son discours abordait le sujet en terrain parsemé d'ornements anecdotiques et le parcourait guidé par la plus bienveillante aménité.

Toutefois, le respect dû aux anciens l'empêchait d'accorder aux novices le droit de spéculer sur les défaillances de ceux qui furent ses Maîtres avant d'être les leurs. Mais l'effronterie souvent impertinente de la jeunesse ne provoquait jamais de réactions cruelles. Quelles que soient les circonstances, il gardait pour la souveraineté du passé le culte de la reconnaissance et, maintes fois, la certitude et la sûreté de son jugement firent table rase de certains écarts d'opinion qui heurtaient presque jusqu'au tourment une impartialité bâtie sur les scrupules de la conscience.

Dans le milieu médical, sa probité professionnelle, sa correction et la loyauté qui accumulaient leurs incessantes preuves lui avaient valu l'estime unanime de ses collègues. Ceux-ci le choisirent comme Secrétaire des séances du syndicat médical de Montpellier. Cette dérivation de ses occupations habituelles permit à M. le Professeur GALAVIELLE, son grand ami, de rappeler dans un dernier adieu que *MAGNOL faisait partie de cette élite de caractères que l'on voit toujours s'affirmer dans les heures graves et qui ont la noblesse de s'élever à un niveau supérieur pour l'accomplissement du devoir librement consenti.*

Sans doute le charme qu'exerçait son esprit sur l'entourage avait-il comme principale ressource l'épanouissement de dons quasi-universels qu'il mettait en valeur avec une virtuosité étourdissante.

Toutes les satisfactions que procure le culte des Arts lui étaient prodiguées sans qu'il en manifestât quelque fatuité.

En ce qui concerne la peinture, ses tendances profondes comme son goût l'attiraient et le maintenaient dans l'orbe des grands maîtres classiques.

Le sens critique dont il était doué appuyait ses jugements sur le respect des valeurs sans minimiser cependant l'influence trop souvent prédominante des couleurs.

Par ailleurs, au cours d'études pratiques son esprit d'observation découvrait les réactions mutuelles et plastiques des objets placés dans l'atmosphère tandis qu'il cherchait à surprendre le mystère de leurs conversations chromatiques.

Très sensible à la vision spontanée des éléments, il éprouvait une attirance indéniable vers les raffinements des impressionnistes, maîtres de l'apparence et du fugitif.

Cette bienveillance dont il était prodigue se cabrait néanmoins devant les transpositions que voudraient imposer les productions techniques de l'École Cubiste.

D'autre part, en face des exagérations du symbolisme, sa raison refusait tout compromis. Elle l'écartait avec non moins d'âpreté des conceptions surréalistes et de leurs énigmes outrancières. Toutefois affirmait-il, qu'importe si l'artiste rompt avec le réalisme de la vie quotidienne pourvu qu'il recherche la beauté dans un symbole d'honnêteté accordé sur une intelligente interprétation.

Or l'équilibre de son jugement n'acceptait pas davantage qu'une œuvre, pour être considérée, dut être uniquement peuplée d'abstractions ou fut composée par application des règles rigides, tel un problème de mathématiques ou un théorème de géométrie.

Enfin la naïveté systématique de certains auteurs lui apparaissait comme un procédé artificiel et vulgaire. Il la jugeait indigne de prétendre à l'expression sincère du monde vivant. Par ailleurs une citation de Reynolds renforçait sa doctrine : *La valeur du tableau se mesure à l'effort mental qu'il exige comme au plaisir mental qu'il procure.*

C'est ainsi qu'après avoir accordé de longs instants à la pratique de l'art pictural, il choisit le fusain pour libérer son besoin de créer.

Dans une conception inspirée des idées du peintre CARRIÈRE, son talent adaptait une habileté de touche exceptionnelle au jeu de cette matière unicolore.

L'observateur discernait alors nettement les intentions de l'artiste qui s'éloignaient d'une copie servile de la nature pour atteindre la beauté parmi le choix de sujets exaltant la pensée.

Privée du chatoiement des couleurs et ainsi libérée de toute cause de distraction sensible, son écriture se manifestait avec une rare puissance d'évocation où toute la fantaisie génératrice de son caractère apparaissait sans mystère ni restriction.

Il conquiert ainsi le sommet d'une véritable maîtrise.

Loin des orages de la vie affective, la musique, à son tour, pour une part plus large encore dérivait à son profit l'exquise sensibilité de l'artiste.

Comme en peinture sa fidélité aux maîtres classiques s'affirmait constante dans le domaine des sons.

Pour lui, retraçant les entretiens familiers de Beethoven, la musique est le lien qui unit la vie de l'esprit à la vie des sens, l'unique introduction au monde supérieur, à ce monde qui embrasse l'homme, mais que l'homme ne saurait embrasser : pour lui, dans l'éblouissement des ondes, l'Idée musicale prend la forme d'une étincelle volée à l'Infini. Mais sa

curiosité scientifique le maintient captif. Désireux de mieux approfondir les secrets des effets mélodieux, Eugène MAGNOL travaille l'harmonie et la composition. On lui doit quelques pages habilement écrites pour le grand orgue dont l'une *O Fili et Filliæ* fait toujours partie du répertoire de l'Église Saint-Mathieu.

Notre collègue, guidé par un goût très sûr à travers la production de tous les pays éprouvait une jouissance infinie à voir se dérouler la progression des idées musicales. Attentif, dans l'atténuation volontaire de sa réceptivité, il concentrait ses investigations pour surprendre le développement des modulations qui se trouvent combinées, sur les bases tonales de nos cadences directes ou inverses, avec toutes les riches formules dont peut disposer l'harmonie contemporaine. La hardiesse des moyens mis en œuvre le séduisait autant que les variations et le coloris de l'imagination mélodique. Chez les modernes il acceptait volontiers les effets de violence alternant avec la subtilité des dissonances et les recherches de timbre.

Mais dans l'imprévu des échanges son bon sens élaguait la vogue exagérée dont jouissait l'exentricité des rythmes importés qui lui apparaissaient comme une trahison vis à vis de l'esprit national. Leur succès accentué prenait la forme d'une insulte au bon goût français.

Cependant, au moment où certains protagonistes de l'art classique soutenaient avec une intransigeante âpreté leur campagne souvent trébuchante contre MENDELSSOHN, on lui accorde le rare mérite d'avoir élevé une protestation et d'avoir su distinguer le style pur et séduisant de cet auteur.

Bien que le caractère conventionnel et fragile de sa production fut reconnu même par ses fidèles, l'imprévu ou les hardiesses de sa technicité le plaçaient à ses yeux parmi les précurseurs de l'école moderne.

Par ailleurs, aucun des subtils procédés utilisés par les jeunes ne lui échappait. Sa critique en avait analysé l'ingéniosité artificielle qu'il traitait, un peu sévèrement, d'abjuration sophistiquée. Leurs formules de progression constructive excitaient, malgré leurs excès, une sympathique curiosité, sans toutefois parvenir à fausser la conception fondamentale qu'il avait échaffaudée de l'art musical.

Le talent d'exécutant dont il disposait reflétait simultanément la solidité de ses connaissances autant que la sûreté de son goût et la sobriété de sa technique. Pendant 30 ans les orgues de la Chapelle des Carmes lui furent confiées. En tant que pianiste, il poursuivait, en compagnie du Maître MAZOT, l'étude de toute la production classique et moderne.

Les séances de musique de chambre se prolongèrent dans le salon de la rue Philippy alors même que, privé de l'usage d'une main, l'artiste ne pouvait guère remplir que le rôle d'auditeur. Cependant, l'unique membre valide déchiffrait encore, à la recherche d'impressions neuves lorsque l'interprète fut définitivement terrassé.

Sous l'effet des apports que lui fournissaient avec générosité la peinture et la musique le talent de conteur qu'on lui reconnaissait ne pouvait qu'être heureusement influencé par la richesse de ses aptitudes à voir ou entendre.

Narrateur merveilleux, sa finesse d'exposition arrivait sans peine à associer l'auditoire à l'excès de sentiments et de sensations dont son esprit avait l'emploi immédiat.

Alors qu'elles survolaient la diversité des climats décrits, ses improvisations déchaînaient toujours un étourdissement de plaisir.

Les nouvelles placées avec justesse dans l'atmosphère locale et rehaussées de couleur suivant les caractéristiques du terroir se déroulaient entourées d'une moisson somptueuse d'images, de souvenirs d'idées et de notations originales.

Au surplus, de subtiles combinaisons avec le dialecte languedocien les affublaient d'aspects imprévus.

Doué d'une mémoire extraordinairement fidèle, aussi bien dans le territoire visuel qu'auditif, il disposait ainsi d'une infinité d'impressions enregistrées qu'il alignait ou dispersait comme une équipe en farandole.

Sous l'effet de sa baguette magique accourait une foule d'effets descriptifs dont il jonglait avec une dextérité déconcertante.

Tantôt, attentif à la succession accélérée des nuances matutinales, ou frissonnant devant l'imprégnation séraphique de l'aube, le peintre surprenait les promesses empourprées de l'aurore et suivait leur réalisation progressive sur la garrique imprégnée des odeurs aromatiques de la nuit.

Tantôt, c'était le souci musical du poète qui nous conviait à la prestigieuse symphonie du réveil « Le paysage naguère muet s'anime et murmure.

« Du haut du ciel la calandre prélude, devançant le soleil; sur la terre les appels de perdrix se répondent et amorcent l'hymne du jour. Dans le lointain le choral lentement s'avance, chanté par la nature qui s'éveille et qui module sur l'approximation la plus hardie des allégresses renaissantes. Le cortège progresse dans la terre promise. Il chemine, soutenu par les bêlements du troupeau qui sort de l'étable, par le tintement des clochettes de ses chèvres et par les variations qu'harmonisent les clarines des brebis.

« Bientôt l'apothéose ensoleillée étale ses lumières bigarées. Les personnages entrent en scène. Ils évoluent et parlent, alors que, parmi les aboiements des chiens, le conteur mêle à leurs ébats la cavalerie brillante et fouguese de son vocabulaire méridional. »

Au cours de la parade, l'idiome local et le français s'entremêlent parmi les étincelants marivaudages qu'agrémentent le sol languedocien. C'est alors que le Maître, stimulé par l'aiguillon d'une verve intarissable, conclue en conviant la chanson à la fête. A son appel l'ancien

répertoire accourait en renfort, et fournissait l'occasion opportune d'exhumer les vieux airs cueillis sur les programmes des Pères de la chanson.

Une fois le divertissement terminé, l'artiste n'oubliait jamais de tirer morale de ces fantaisistes leçons. La science est-elle autre chose qu'une initiation à quelques uns des mécanismes les plus simples qu'offre la nature « Le ver luisant, ce génial physicien que vous percevez au crépuscule, produit sans effort de la lumière froide : Aucun de nos illustres Maîtres a-t-il pu en faire autant ? »

Ses boutades, par ailleurs, comme ses critiques, ou ses digressions ne répondaient pas au souci d'étaler ses connaissances ; on n'y surprenait pas davantage le besoin de céder au plaisir du bon mot, notamment si la réputation de quiconque courait le risque d'en souffrir.

Quand, par aventure, l'occasion survenait de souligner une faute, son intervention se produisait toujours dans l'accomplissement d'un geste voilé de discrétion.

Par ailleurs, dans la discussion, sa dialectique se refusait à heurter de front les goûts et avis de ses interlocuteurs même suspects d'incivilité. Bienveillante, elle préférait découvrir avec réserve leurs faiblesses tout en les maintenant en confiance. L'objection une fois désarticulée, un sourire trahissait la joie qu'il éprouvait de convaincre et reflétait le pouvoir de séduction qu'exerçait l'argumentation sur les auditeurs.

Ainsi l'indulgence était-elle doublée par l'intérêt et par la curiosité de contrôler l'étendue de l'effort que devaient fournir ses contradicteurs pour se hisser et se maintenir au niveau de la controverse sans donner prétexte à dissentiments infinis.

Enfin la modestie, qui était chez notre confrère inclination aussi naturelle que la courtoisie, s'accommodait de cette facilité d'acquiescer qui lui était propre et qui lui persuadait de faire le moindre cas de son jugement et de son savoir.

Bien que tourmenté par le besoin d'exprimer et d'agir sans artifice, le sage aimait les longues méditations qui donnent la paix de l'esprit ; sa connaissance éprouvée du cœur de l'homme, la valeur de ses aptitudes professionnelles, le souci de l'analyse, s'alliaient pour conférer une clairvoyance étonnante à son jugement.

Celui-ci teinté de scepticisme s'acheminait vers la plus douce philosophie. Le temps lui paraissait comme seul remède garanti. La procédure est lente, ajoutait-il, mais le succès qui la suit est infaillible.

Dans le domaine affectif, sa bonté, qui cotoyait parfois la faiblesse, s'exerçait dans toutes les circonstances de la vie que sa probité voulait simple et droite. Il la parcourait, entouré de ce qui est beau, de ce qui est clair. En dépit de caprices passagers, qui avaient éclairé ses pérégrinations de jeunesse, il appuyait ses inclinations sur une morale saine dont les effets se prodiguaient comme si leur générosité devait effacer les laideurs de l'existence, démembrer leurs difficultés, apaiser les souffrances, faire luire un rayon de paix.

A cause de ses tendances libérales et bien que sa situation matérielle lui eut permis de se procurer des facilités de toute nature Eugène MAGNOL évita d'en user soit pour en tirer un profit immodéré, soit pour substituer son autorité à celle de partenaires moins bien armés.

C'est ainsi que, plusieurs fois sollicité, il refusa de se lancer dans le tourbillon de la politique.

L'exploitation de l'homme par l'homme lui était odieuse, comme lui était insupportable l'asservissement des classes moyennes à la puissance d'une féodalité mercantile. Leur inertie en face du parasitisme l'irritait.

A ses yeux, le concept de liberté absolue comme celui d'une égalité intégrale devaient être relégués dans le bric à brac d'opinions que dispensent les thuriféraires de chimères métaphysiques.

Mais si la réputation d'intégrité lui avait offert mille occasions de s'employer pour le bien public, il repoussa sagement la tentation de les mettre à profit, n'acceptant que celles très rares, qui lui permettaient de servir à l'écart des honneurs et des passions politiques.

L'opinion et la renommée sont choses qui nous doivent suivre ajoutait-il et non pas nous mener. Fidèle à ses principes, sa conscience ne lui permit jamais de quémander la moindre distinction honorifique et même d'en accepter l'offre.

Le travail représentait à son gré l'unique sortilège susceptible de relever la conscience humaine. Nécessité morale, il l'envisageait comme la condition même d'indépendance et de dignité.

Dans la pratique, la modération de son caractère auquel la brutalité répugnait, l'effacement volontaire dont faisait montre son indulgence, paraissaient au regard de ses proches être dominés par la faiblesse de ses aptitudes aux efforts physiques.

Ainsi, l'excès même de ses qualités opposait-il une barrière peu opérante aux assauts de l'existence. Émancipée des vaines attaches du monde, la pure intellectualité de son esprit se débattait alors comme prise de vertige au sein des combinaisons matérielles qu'il semblait fuir pour ne pas succomber à leur égarement. La qualité de son jugement en fut parfois altérée, enfin on lui reprochait de ne point donner toute la mesure de ses possibilités et d'arrêter ses efforts à l'instant précis où surgissait le but que sa fantaisie s'était assignée.

Toutefois, quand il créa son foyer aucune contrainte étrangère ne sembla capable d'asservir désormais son individualité.

Entouré d'une sollicitude, dépensée sans compter, notre ami s'engagea franchement dans la voie du bonheur avec la joie de croire, de connaître, d'espérer, et d'aimer.

Déconcertante ironie du sort, peu après cette union, sa santé chancelle. Mais la victime réagit intégralement, découvrant alors des possibilités de résistance inattendues. Secondée par la vigilante attention d'un entourage compréhensif, sa volonté fait front. Elle lutte courageusement contre l'assaut des misères physiques et par degrés parvient à

gravir la pente qui le ramenait au seuil de la santé. La récupération fut presque complète. Toutefois sa clairvoyance lui dictait une décision cruelle. Il abandonna la pratique de la profession.

Dès lors, sa nouvelle existence, nimbée de mélancolie, s'imprégna peu à peu du calme et de l'intimité que sa compagne et sa famille faisaient régner dans une retraite qui s'écoulait sans heurt. Une pléiade d'amis fidèles en favorisant le déploiement. Cet attachement constituait à ses yeux l'une des plus belles parts du tribut de compensation que son âme attendait de la miséricorde divine. S'épanouissant dans les alentours spirituels de la lecture, les arts et les lettres complétaient la redevance et participaient à l'extension d'une aventure merveilleuse dans le travail et dans l'honneur.

Tandis qu'une noble résignation l'élevait au-dessus de la vanité, de l'indifférence et de l'égoïsme journalier, une deuxième atteinte le frappa. Praticien trop avisé pour ignorer le sens de l'avertissement il tendit cependant toutes ses forces pour affronter derechef le combat.

La révolte contre le coup de massue, qui fixait une partie de son corps dans l'immuable, fut brève. L'idée d'être choisi par le Destin aveugle comme une victime est écartée, tel un blasphème. En bon chrétien, il accepte ses douleurs. Mieux encore, secouant l'humiliation et la torpeur d'un accablement momentané, cet acquiescement fait naître le désir d'activités fécondes hors des limites du corps. Au cours de cette dernière épreuve il chasse les dangereuses inquiétudes du cœur qui s'écoute, et, dans la succession des faits qui épuisaient une longue patience, il essaie de récupérer par l'esprit ce que son corps a perdu. Au moment de la capitulation suprême, tous ses sens d'artiste rendus plus subtils amalgament leurs aptitudes. Ils s'harmonisent sur un mode original d'où se dégage une nouvelle hiérarchie des valeurs orientées vers l'absolu.

Ainsi la pure lumière que répand cette grande âme augmente-t-elle d'éclat sous l'infortune subie.

Mais, la porte entr'ouverte un instant sur l'espérance devait bientôt se refermer définitivement.

Alors que la piété et la joie s'efforçaient de dompter l'agression de la douleur, la mort implacable tissait le filet de sa rigueur sans exception. L'âme de notre ami épousait l'infini.

La nuit vint.

Déjà nombreuses, les années ont passé : mais dans une litanie fervente nos pensées accordent leurs oraisons pour entretenir le souvenir de cette noble figure. Aux jeunes qu'il aimait tant, aux amis secoués par la fragilité des temps présents, aux égarés qui vacillent et chancellent dans l'irrésolution, il offre la ratification du calme effort qui persévère dans le bien.

A ses contemporains, le doux philosophe abandonne l'image d'un modèle de vertu civique.

Mais pour sa famille et ses intimes la perte fut et demeure infiniment douloureuse.

Eugène MAGNOL s'en est allé le cœur pur, les yeux fixés sur l'Idéal, loin d'un siècle où l'hypocrisie du mensonge, l'artifice de jouissances éphémères et l'égoïsme de ses fils avaient forgé les armes qui ont si profondément atteint la vie même de notre pays. Son âme a franchi le seuil du Royaume réservé aux bienheureux dont la vaillance n'a point failli. Les laideurs de ce monde ne sauraient l'atteindre désormais.

Aujourd'hui, dans l'enceinte de cette Académie, où plane l'ombre d'un de ses Membres les plus estimés de la section de Médecine, le rideau s'abaisse lentement sur le dernier acte de foi écrit par l'amitié.

Demain, le tourbillon des inquiétudes journalières emportera pour les disperser une fois encore dans leur détresse les instants de sérénité que le rappel du passé rend plus harmonieux encore.

Nos efforts auraient voulu prolonger le pèlerinage qui provoque l'enchantement du souvenir mais la tâche dépasse la mesure de notre enthousiaste dessein. Peut-être même, l'acte correspondant courrait-il le risque d'étaler sa présomption au regard de l'excès de confiance qui s'égara dans le sillon d'un trop mince crédit.

Néanmoins l'intention demeure.

Soutenus par sa grâce qu'il nous soit permis d'en accommoder pieusement les effets.

Sur les confins de la contemplation dernière, adressons donc un ultime hommage à la mémoire du docteur MAGNOL, Médecin éclairé, érudit, homme de bien, artiste et philosophe dont les traits furent ravivés un instant dans l'intimité d'une atmosphère que notre collègue se plaisait à respirer.

L'ombre s'efface désormais hors des misères et des médiocrités de la vie. Une dernière fois elle fuit glissant sans heurt dans l'entrelacement du mystère et du silence pour s'évader lentement vers le champ insondable et l'infinie possession d'un Éternel Repos.

Pour Eugène MAGNOL, pour notre Collègue et Ami, l'aventure humaine est terminée.

RÉPONSE DU DOCTEUR CARRIEU AU DOCTEUR PAPPAS

(le 26 novembre 1945)

MONSIEUR,

Si notre tristesse d'avoir perdu en Eugène MAGNOL, un grand ami et un agréable Collègue doit s'atténuer un jour, vous y aurez, soyez-en assuré, puissamment contribué.

D'une part, le portrait si réel que vous venez de nous donner restera pour les générations futures comme un souvenir impérissable de ce

qu'était votre prédécesseur qui revivra ainsi pour tous, comme il vient de revivre, quelques instants, pour nous-même. Et, d'autre part, c'est vous qui venez occuper son fauteuil et vous avez avec lui tant de points communs !

Permettez-moi de les mettre en lumière.

Montpelliérain, vous l'êtes plus et mieux que nous tous. Personne, au Clapas, n'ignore la forte personnalité de ce solide promeneur qui, dès potron minet, arpente boulevards et petites rues, qui sait voir tout ce qui intéresse son métier — car il travaille toujours lorsqu'il est seul — mais qui n'ignore pas non plus l'art de conter avec infiniment d'esprit et de saveur, au point que le temps passe bien vite lorsqu'on est avec lui. Qui de nous ne s'est pas mis parfois en retard pour ne pas interrompre une de ces attrayantes conversations, je devrais dire plutôt, afin de ne pas altérer la vérité, un de ces passionnants monologues !

L'artiste apparaît bien vite chez vous, il s'extériorise de mille manières, mais vous vous plaisez avant tout dans la musique et la peinture.

Admis très jeune dans les classes de Solfège et de Piano du Conservatoire, vous n'avez pas tardé à acquérir une virtuosité et des connaissances qui vous signalèrent à l'attention de vos Maîtres, et, au cours de votre vie scolaire, vous n'avez pas cessé de vous perfectionner.

Lorsque le compositeur BORDES vint à Montpellier pour y créer une succursale de la Schola Cantorum de Paris, l'étudiant en Médecine n'hésita pas à s'inscrire, l'un des premiers, parmi les disciples de l'École. Vincent D'INDY, DÉODAT de SÉVERAC, BORDES et autres grands Maîtres vous ont ainsi initié aux mystères du contrepoint et de l'harmonie.

Le violoncelle devint alors votre instrument préféré. A côté de l'étude des auteurs classiques et modernes, vous avez compris le rôle que peut jouer la Musique dans l'éducation des foules : vous poursuivez l'initiation des jeunes par *l'Art à l'École* et celle des masses par la Société des Amateurs de Musique dont vous êtes devenu le Vice-Président.

Actuellement votre nom est inscrit sur la liste des Membres du Jury des concours du Conservatoire et, comme instrumentiste, dans l'un des plus réputés Quatuors à corde de notre Cité .

Quant à la Peinture, vous vous êtes formé tout seul à l'écart des techniques si diverses des ateliers. Très tôt dans le temps, vous vous êtes efforcé de connaître le secret des méthodes et des procédés et vous avez ainsi donné à votre talent d'exécutant une originalité reconnue, tout en vous écartant de l'extravagance de certaines Écoles extrémistes. Vos portraits, par exemple, visent avant toute autre préoccupation, à fixer la ressemblance ; mais l'utilisation des procédés classiques s'appuie chez vous, sur une technique personnelle d'interprétation qui se caractérise par la synthèse des attitudes du modèle, et vous

cherchez toujours à traduire, non seulement l'aspect de la vie, mais encore les reflets du caractère. Le problème ainsi posé élève singulièrement le niveau de la recherche.

Vous êtes en outre, praticien de l'Hygiène comme MAGNOL était Médecin-Praticien. Pendant près de trente ans vous avez rendu à vos concitoyens des services dont la plupart d'entr'eux ne se doutent pas. Après avoir créé et organisé le Bureau Municipal d'Hygiène, vous êtes — un peu tardivement au gré de ceux qui pouvaient vous juger — passé de la Mairie à la Préfecture où vous avez montré quelle était la mesure de vos moyens. Mais la limite d'âge est venue, implacable, vous arrêter dans votre ascension. Dans ces deux postes, vos connaissances techniques, secondées par une vive intelligence, par un solide bon sens et doublées par un doigté très sûr, vous ont permis d'obtenir des résultats pratiques importants. La ville et le département ont vu, sous votre forte impulsion, la santé de leurs habitants s'améliorer de jour en jour. Et s'il ne m'est pas permis de vous apporter vos propres statistiques, je suis bien persuadé que la durée de notre vie s'est allongée, grâce à vous de quelques semaines ou de quelques mois. Comme je vous le disais il n'y a qu'un instant, la plupart de vos concitoyens ne s'en doutent pas. Pour moi, je vous remercie bien cordialement du plus agréable des cadeaux.

Vous ne vous êtes pas, du reste, cantonné dans notre région. Et tous ceux qui ont assisté régulièrement aux Congrès Scientifiques, ont entendu bien des fois votre parole et ont vu que, partout, elle portait. Combien souvent, alors qu'une discussion s'éternisait, vous avez su remettre les choses au point et faire admettre par tous votre manière de voir.

Mais, que va penser de tout cela votre modestie que je sais grande ? Je n'ignore pas que vous rougiriez si je disais — mais je le dis quand même —, que vos travaux sur l'émanation des gaz radio-actifs de Lamalou vous ont valu les félicitations de Madame Curie, de MM. les Professeurs LANGEVIN et GLEY, après avoir été présentés par GRASSET à la Société Militaire de la XVI^e région.

Si je disais tout le bien que je pense de votre thèse sur *la vision colorée chez les peintres*. Permettez-moi d'y insister, car c'est un travail aussi intéressant qu'original. Vous y analysez, par une étude serrée du mécanisme optique, tant du point de vue physique que du point de vue physiologique, les effets des radiations lumineuses sur l'organe même de la vision. Vous y étudiez ensuite les degrés de transposition du monde extérieur, l'influence de la volonté réfléchie dans la transcription sur la toile, et son action dans le goût artistique. Enfin le rôle prédominant de l'état constitutionnel vous amène à formuler de curieuses hypothèses, notamment sur la perception des couleurs, tandis que vous concluez en montrant le parti que pourrait en tirer l'Enseignement, pour l'orientation professionnelle des élèves de l'École des Beaux Arts.

Si je disais combien collaborer avec vous est chose facile et agréable, tellement vos connaissances techniques, administratives et scientifiques sont nombreuses, variées, sûres et précises.

Si je disais, enfin, combien de fois vous avez tiré d'embarras des confrères ou des collègues à qui faisaient défaut la plupart de vos qualités.

Et parmi celles-ci, je ne veux pas oublier votre bonté et votre dévouement à vos amis, si nombreux qu'ils rempliraient et la cabane et ses abords, amis que vous savez entourer non seulement lorsqu'ils sont dans la félicité, mais encore et surtout si leur ciel se couvre de nuages.

Rassurez-vous je n'en dirai pas plus. Le temps me manque, en effet, pour faire connaître à nos collègues, du moins à ceux qui les ignorent, vos titres de guerre. Votre séjour aux armées en 1914 — 1918 vous a permis de rapporter, avec une très grave blessure qui mit vos jours en danger, tous les honneurs que vous méritiez.

MONSIEUR,

Alors que, par une belle et pathétique péroration, vous nous faites assister aux derniers moments du très regretté docteur MAGNOL, vous me permettrez de vous dire très simplement, pour terminer, que votre retraite — que nous souhaitons longue et heureuse — va vous permettre, libéré que vous êtes du labeur quotidien, de vous consacrer entièrement à vos goûts favoris. Mais je vous demande de ne pas oublier notre Compagnie qui sera toujours heureuse de profiter de votre présence, vous qui possédez tant de qualités que je me suis plu à énumérer non à cause de ma vieille amitié, mais par suite de ma très grande sincérité.

Discours de réception du général Montagne

(Séance du 25 février 1946)

MESDAMES,

MESSIEURS DE L'ACADÉMIE,

Je suis d'autant plus sensible à l'honneur que vous m'avez fait, que je viens à vous les mains vides, sans le moindre bagage littéraire ou scientifique. Si j'ai pu, certain jour vous dédicacer une mince plaque, elle était écrite non de mon encre, mais du sang de ceux que j'avais eu l'honneur de commander et qui surent mériter la chance de conserver inviolé, dans un effondrement général, le créneau confié à leur garde. Je laisserai donc à celui qui, dans un instant, voudra bien m'accueillir en votre nom, la tâche ingrate de justifier ma présence. Si